

## Dans le phalanstère de Jack Beng-Thi

Patrick Quillier

Number 158, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93745ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Quillier, P. (2020). Dans le phalanstère de Jack Beng-Thi. *Les écrits*, (158), 30–41.



Les formes vibrantes de Jack Beng-Thi  
sont les cartographies de la mémoire.

Dans *Blues Habeas Corpus*, par exemple,  
il parcourt la forêt qu'il a dressée,  
faite des effigies d'un peuple esclave  
en noir et blanc, pour y faire jaillir  
le pourpre des souffrances infinies.  
Muni d'un seau plein de peinture rouge,  
il va de croix en croix pour asperger  
de ce sang symbolique les figures  
torturées, clouées à leurs piloris.  
Ce rituel vous saisit gravement  
afin de vous guider, convalescent  
des souffrances que l'homme inflige à l'homme,  
dans le devenir d'une résilience  
qui doit toujours recommencer.

Résonne

en vous alors le retentissement  
du premier des impératifs éthiques  
(« Tu ne tueras point ! ») et puis de la suite  
de ceux qui logiquement en découlent.

Un espace-temps ritualisé  
donne à vivre en haute communion  
cette interdépendance universelle  
qui dans une seule et immense vague  
enveloppe pour les bercer ensemble  
les vivants avec les vivants, avec  
les morts : expérience du fonds commun ;  
confrontation avec les injustices ;  
dans la rumeur tourbillonnante des  
criquets de tous les esprits aux fissures  
qu'on entend craquer dans l'os des murailles  
de toutes les Jéricho de ce monde  
infiniment bouleversé, la haute  
exigence de la révolte.

Ainsi,

car tel est le nécessaire exorcisme,  
les noces barbares dont est issu

le sel de la terre se scellent-elles :  
après l'incendie, la déflagration,  
l'illumination, dans le temps hirsute  
et dru de la communion (si loin  
du temps zappé des « communications »),  
survient le temps des échos intérieurs,  
des braises dans l'esprit, du clair-obscur  
où les méditations aiment germer,  
temps fluide, lent (ô crinières peignées  
avec douceur aux haltes des relais,  
ô crinières de ces chevaux du temps  
chantés par Supervielle), temps mental  
d'une compréhension dans et par le  
sensible, au plus loin des chronologies  
d'usage.

Gratitude à Jack Beng-Thi  
qui a agencé les dispositifs  
d'un dialogue subtil entre l'œuvre et  
soi, un soi disjoint du moi et versé  
dans l'ondulation des orbes du nous.

Gratitude à Jack Beng-Thi, qui appelle  
à allumer toutes les facultés  
de l'âme, et pas seulement celles de  
l'intelligence rationnelle.

Il place

une autre fois, il faut le dire ici,  
le tout petit cadavre de l'oiseau  
qui servait d'alerte pour les mineurs  
redoutant le grisou, sur un désert  
de houille hirsute qu'il jette devant  
vos yeux ébahis comme un dur chaos.  
Et là encore, en renouant les liens  
qui de proche en proche et de l'un à l'autre  
assemblent les lointains des azimuts,  
et le haut et le bas, chacun selon  
sa singularité et sa manière,  
il est, nouvel Ulysse, un homérique  
chamane évoquant, invoquant les morts.  
Une nouvelle fois la résonance  
fait vibrer la durée où nous vivons  
au filigrane du spectre sonore  
émanant du diapason initial.

Une autre fois, il fabrique des livres  
de la dimension des anciens atlas,  
dont la couverture et le contenu  
sont des installations et des sculptures  
par quoi il rend hommage à des poètes.  
Ce travail-là, dont on se sent très proche  
(à chacun sa façon de sculpter l'autre),  
on en prendra ici un seul exemple,  
puisqu'il est en cours lorsque nous parlons :

un poème de son compatriote  
Boris Gamaleya, pris dans le livre  
*La Mer et la Mémoire*, écrit sur un  
papier étanche à l'encre indélébile,  
flotte dans l'eau osmosée d'une bulle ;  
il se découvre à vous quand vous ouvrez  
le livre et quand vous faites onduler  
cette eau précieuse afin que le papier  
remonte et offre la beauté de sa  
bonne parole à vos yeux éblouis.

Peut-être tout grand livre a-t-il en lui  
une bulle d'eau osmosée qui vibre,  
ondule, se fait houle, embruns, écume,  
sous la poussée de cette seule vague  
qui depuis Sumer, Akkad, Jéricho,  
Stonehenge, Troie, Bâmiyân, Lascaux,  
nous baigne, nous bouscule, nous élève,  
elle qui envahit, haute marée,  
l'atelier-phalanstère de Beng-Thi.

Patrick Quillier poète, traducteur notamment de Fernando Pessoa, est professeur  
à l'Université de Nice. Il considère l'écoute comme l'activité majeure de l'humanité.

Son dernier titre, *Voix éclatées (de 14 à 18)*, Éditions Fédérop (2018),  
a remporté le prix Kowalski de poésie de la Ville de Lyon.

---















